à l'université de Gœttingue et s'y occupa en même temps de l'étude des langues orientales, de l'arabe en particulier, et de celle de la philologie classique. Il publia un grand nombre de traductions, mais son ouvrage principal est une *Géographie et histoire des Etats-Unis de l'Amérique du Nord* (7 vol. in-8°), qui obtint un succès mérité, non-seulement en Europe, mais même en Amérique. Presque toutes les sociétés savantes de cette contrée élurent l'auteur au nombre de leurs membres et le congrès lui vota des remercîments publics. Ebeling fut, pendant trente ans, professeur d'histoire et de langue grecques au gymnase de Hambourg, et pendant vingt ans il joignit à ces fonctions celle de bibliothécaire de la même ville. Quoique ces deux emplois et les travaux que nécessitait son grand ouvrage lui laissassent peu de loisirs, il trouva encore assez de temps pour fournir d'intéressants mémoires à divers recueils périodiques.

ÉBELINGIE s. f. (é-be-lain-jî — de *Ebeling*, n. pr.). Bot. Syn. d'HARRISONIE.

EBELL (Henri-Charles), compositeur allemand, né en 1775, mort en 1824. Placé, dès son enfance, au gymnase de New-Ruypin, il mena de front les études littéraires et musicales. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de dix-neuf ans il composa une symphonie qui fut beaucoup remarquée pour la pureté du style. En 1795, il se rendit à l'université de Halle, où Türk lui fit compléter ses notions de composition et d'harmonie, par la lecture des œuvres de Sébastien Bach, Haendel et Mozart. A Berlin, en 1798, Ebell fit représenter son premier opéra intitulé l'*Ange gardien;* son succès fut tel que le compositeur écrivit coup sur coup trois autres partitions, un oratorio (l'*Immortalité*), une symphonie et diverses pièces de musique instrumentale. En 1801, il obtint la place de premier directeur de la musique du théâtre de Breslau, qu'il occupa jusqu'en 1803, époque où il abandonna la carrière artistique pour entrer au secrétariat de la guerre et des domaines. Malgré la gravité de ces fonctions, Ebell conserva toujours une vive passion pour l'art musical; aussi s'occupa-t-il de créer une société pour les progrès de la musique, inaugurée en 1804 sous le titre de *Société philomatique*, et qui fut dissoute en 1806, lors de l'invasion française. En 1807, Ebell, presque réduit à la misère, dut à la bienveillance du comte de Loym la place de secrétaire de la régence de Breslau, fonction qu'il occupa jusqu'à sa mort. Indépendamment des ouvrages représentés à Berlin, dont nous avons parlé plus haut, et qui assurent à son auteur une place distinguée parmi les compositeurs allemands du XIXe siècle, Ebell a fait jouer à Breslau, en 1807, 1810 et 1812, trois opéras : la *Fête d'Eichtale*, *Anacréon en Ionie* et le *Garde de nuit*, qui sont regardés comme ses œuvres les plus saillantes. Il a publié également cinq symphonies, des quatuors, variations, cantates et chansons à plusieurs voix. En 1812, il fut attaché à la rédaction de la *Gazette musicale* de Leipzig, et fit insérer dans ce journal des articles critiques de la plus haute portée.

EBELMEN (Jacques-Joseph), chimiste français, né à Baume-les-Dames en 1814, mort en 1852. Sorti de l'Ecole polytechnique en 1833, de l'Ecole des mines en 1836, il fut nommé successivement adjoint au professeur de docimasie de cette dernière école, administrateur adjoint de la manufacture de Sèvres (1845), professeur de docimasie à l'Ecole des mines (même année) et administrateur de la manufacture de Sèvres en 1847. Ce jeune savant, que sa mort si prompte a fait vivement regretter au double point de vue du caractère et des découvertes qu'il promettait à la science, a trouvé, dans sa courte administration, le temps de faire faire à la manufacture placée sous sa direction de notables progrès artistiques et industriels. Il y perfectionna le coulage et remplaça le bois par la houille dans la cuisson des pâtes, ce qui permit d'obtenir des porcelaines d'une pureté jusqu'alors inconnue et de réaliser d'importantes économies. La cristallographie lui doit des procédés pour l'imitation, par la voie sèche, de plusieurs pierres précieuses, telles que l'émeraude, le corindon, le spinelle et le péridot. Il s'occupa aussi avec succès de recherches sur la composition et l'emploi des gaz des hauts fourneaux. Les mémoires où sont consignés ses travaux ont été réunis par M. Salvetat sous le titre de *Recueil des travaux scientifiques de M. Ebelmen* (1855, 2 vol. in-8°). On y remarque surtout celui qui traite des *Altérations des roches stratifiées sous l'influence des agents atmosphériques et des eaux d'infiltration* (décembre 1851). L'auteur y considère comme possible la reproduction, par la synthèse chimique, de tous les types qui manquent à la classification des minéraux cristallisés.

EBELSBERG ou **EBERSBERG**, bourg des Etats autrichiens, dans la haute Autriche, à 23 kilom. N.-O. de Steier, sur la rive droite de la Traun; 1,075 hab. Ancien château fort; victoire des Français sur les Autrichiens, le 3 mai 1809.

EBELTOFT, bourg maritime du Danemark, district et à 28 kilom. E. d'Aarhuus, sur le bord oriental de la petite baie de son nom, formée par le Cattégat; 1,150 hab. Petit port de commerce; exportation de céréales, beurre et viande; pêche.

EBEN (le baron), officier allemand, né dans le Hanovre. Il passa de bonne heure au service de l'Angleterre, devint capitaine dans le régiment du prince de Galles, fut envoyé en Portugal sous le duc de Wellington et prit une part distinguée à toutes les campagnes contre les Français. Devenu officier supérieur dans l'armée portugaise, il embrassa avec une loyauté maladroite les intérêts de sa nouvelle patrie, et trempa dans le complot de 1817, dont le but, aujourd'hui avéré, était le renversement de la tyrannie anglaise. Condamné à l'exil et même à la mort pour le cas où il tenterait de rentrer en Portugal, il se rendit en Colombie, où Bolivar le reçut avec empressement et lui donna le grade de général. Eben a rendu les plus grands services à sa nouvelle patrie dans la guerre de l'indépendance, et s'est fait généralement estimer et respecter par sa bravoure autant que par la douceur de son caractère.

ÉBÉNACÉ, ÉE adj. (é-bé-na-sé — rad. *ébène*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ébénier.

— s. f. pl. Famille d'arbres et d'arbrisseaux dicotylédones, ayant pour type le genre ébénier, et syn. de DIOSPYRÉES, ÉBÉNIERS, PLAQUEMINIERS.

— **Encycl.** La famille des *ébénacées*, appelée aussi des *diospyrées* ou des *plaqueminiers*, renferme des arbres et des arbrisseaux, à feuilles alternes, coriaces, entières. Les fleurs, régulières, axillaires, ordinairement polygames ou même diclines par avortement, ont un calice persistant, de trois à six divisions égales; une corolle urcéolée, présentant un même nombre de divisions, qui alternent avec celles du calice; des étamines en nombre quelquefois égal, plus souvent double ou même quadruple, à filets libres ou soudés avec la corolle, à anthères lancéolées, introrses; un ovaire libre, à deux ou plusieurs loges uniovulées, plus rarement biovulées, surmonté d'un style simple, ou partagé au sommet en autant de divisions qu'il y a de loges, chacune étant terminée par un stigmate simple ou bifide. Le fruit est une baie globuleuse, plus ou moins enveloppée par le calice persistant, et renfermant plusieurs graines à test membraneux, à embryon entouré d'un albumen cartilagineux. Cette famille, qui a des affinités avec les ilicinées, les sapotacées et les styracées, comprend les genres maba, ébénoxyle, euclée, plaqueminier ou ébénier, royène, cyrte, etc. Les *ébénacées* habitent les régions chaudes des deux hémisphères. Elles se recommandent par leur bois dur, leur écorce astringente et les fruits comestibles d'un certain nombre d'espèces.

EBENALP (l'), montagne de la Suisse (canton d'Appenzel). Du sommet (1,700 mètres environ), couvert de gazon et de plantes alpines, on découvre toute la Suisse orientale, le lac de Constance et les Alpes. Un enfoncement de 16 mètres de circonférence renferme toute l'année de la glace et de la neige.

ÉBÉNASTRE s. m. (é-bé-na-stre — rad. fr. *ébène*, avec la désinence péjorat. *astre*). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de plaqueminier et du cytise des Alpes.

EBENDORFER (Thomas de HASSELLACH), théologien allemand et professeur à Vienne, vers la fin du XVe siècle. Il est auteur d'un *Chronicon austriacum*, qui embrasse l'espace compris entre l'origine même de la nation allemande et l'année 1463. « Cet ouvrage, dit la *Nouvelle biographie générale*, n'est pas sans quelque importance pour l'étude et l'histoire. Pertz l'a inséré dans son recueil des *Scriptores austriaci* (t. II, p. 689-986), en retranchant toutefois le premier livre et la majeure partie du second, à cause des fables dont ils sont remplis et qui ne méritent nullement d'être reproduites. »

ÉBÈNE s. f. (é-bè-ne — du gr. *ebenos*, et du lat. *ebenus*, qui se rapporte lui-même à l'hébreu *hoberim*, même sens). Comm. Nom donné au bois de l'ébénier et à plusieurs autres bois noirs, pour la plupart très-durs, très-lourds, très-compactes : ÉBÈNE *noire. Noir comme l'*ÉBÈNE. ÉBÈNE *verte.* ÉBÈNE *blanche et noire. Les mœurs d'une vieille nation sont aussi difficiles à blanchir que l'*ÉBÈNE. (Pythagore.) *Le nom d'*ÉBÈNE *a été donné à plusieurs essences différentes de la famille des ébénacées.* (A. Maury.) *L'*ÉBÈNE *est surtout commune aux îles de la Sonde.* (A. Maury.) *Le style de saint Jérôme brille comme l'*ÉBÈNE. (J. Joubert.)

Sur les rives du Gange on voit noircir l'*ébène*.
DELILLE.

‖ *Ébène Maurice*, Ebène noire des Indes et de Madagascar. ‖ *Ébène de Portugal*, Ebène du Brésil, veinée de rouge ou de vert.

— Par ext. Ouvrage en ébène : *Il a acheté des* ÉBÈNES *d'un grand prix.*

— Couleur d'un noir intense et éclatant; objet qui a cette couleur : *Ses cheveux d'*ÉBÈNE. *L'*ÉBÈNE *de ses yeux. Il a souffert; à trente-sept ans, il a l'air d'en avoir cinquante; l'*ÉBÈNE *de ses ex-beaux cheveux de jeune homme est mélangée de blanc comme l'aile d'une alouette.* (Balz.) *Il commence à pincer par le bout ces belles boucles d'*ÉBÈNE *qui ne demandaient pas mieux que de se tourner mignardement en spirales.* (Th. Gaut.)

Ses cheveux nuancés vont de l'or à l'*ébène*,
Son front est coloré d'une teinte incertaine.
H. CANTEL.

La captive au yeux noirs, aux longs cheveux d'*ébène*,
Fait jaillir dans la coupe un nectar savoureux.
AIGNAN.

Dans un ravin profond j'ai surpris avec peine
Deux chevreaux dont la robe a des taches d'*ébène*.
TISSOT.

Telle, aux rayons d'un soleil enflammé,
Du bord des mers, quand la jeune Africaine
Croit découvrir la pirogue lointaine
Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé.
Les flots en vain mouillent ses pieds d'*ébène*;
Fixés toujours sur cette image vaine,
Ses longs regards n'ont pu s'en détacher :
La vague enfin la soulève et l'entraîne.
MILLEVOYE.

— Mar. *Bois d'ébène* ou simplement *Ebène*, Nom donné aux esclaves par les négriers : *Le bois d'*ÉBÈNE *renchérit; ah! il est passé le temps où, pour quelques caisses de quincaillerie, j'en chargeais mon brick à ne savoir où mettre les pieds.* (E. Sue.)

— Bot. Syn. d'ÉBÉNIER : *Du bois d'*ÉBÈNE. *L'*ÉBÈNE *est un plaqueminier.* ‖ *Ebène de Crète*, Nom vulgaire de l'anthyllide joubarbe. ‖ *Ebène jaune*. Syn. de BIGNONE DES ANTILLES. ‖ *Ebène noire*. Syn. d'AMÉRIMNON ou PTÉROCARPE ÉBÉNIER. ‖ *Ebène verte*, Nom d'une espèce de plaqueminier.

— Moll. Nom vulgaire d'une coquille du genre cérithe.

— Minér. *Ebène fossile*, Nom que l'on a donné quelquefois au jais.

— Rem. Un grand nombre d'écrivains anciens ont fait *ébène* du masculin, et l'on en trouve même un exemple dans Voltaire :

Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'*ébène* ébréché.
VOLTAIRE.

— **Encycl.** Le véritable bois d'*ébène* figurait dans l'antiquité comme un des principaux articles de commerce de Tyr. Plusieurs auteurs grecs et latins nous apprennent que d'assez grandes quantités de ce bois précieux étaient aussi exportées directement de l'Asie orientale, particulièrement de l'Inde (Strabon, XV, 703; Virgile, *Géorgiques*, II, 116) ou de l'Ethiopie (Hérodote, III, 114; Pline, XII, 8; Lucain, *Pharsale*, X, 117-303), en même temps que l'ivoire; il paraît cependant que l'*ébène* d'Ethiopie était supérieure comme qualité à celle de l'Inde. Noire, d'un grain fin, très-dur, susceptible de prendre un beau poli, elle servait à faire des objets de luxe et des statues de dieux (Pausanias, I, 42; V, 8; XVII, 2). Ce bois, si précieux et si recherché dans l'ébénisterie, à laquelle il a donné son nom, est produit par un petit nombre d'espèces de la famille des diospyrées, peut-être aussi d'autres familles. La principale est un plaqueminier, dont le nom scientifique est *diospyros ebenus*, grand arbre qui croît dans les forêts des côtes méridionales de l'Asie et des îles de Ceylan et de Madagascar. L'aubier de cet arbre est très-épais, d'un blanc assez pur et contraste d'une manière frappante avec le cœur du bois, qui est très-dur et d'un beau noir. Toutefois cet arbre présente plusieurs variétés, dont le bois est loin d'avoir une nuance aussi franche et aussi intense. C'est ce cœur qui est connu sous le nom de *bois d'ébène* ou simplement d'*ébène*. On le retire aussi de l'ébénoxyle, arbre appartenant à un genre voisin des plaqueminiers, et qui croît dans les forêts de la Cochinchine, où il acquiert un très-grand volume, et peut-être encore du mabola (*cavanillea*), arbre de médiocre grandeur, originaire des Philippines et introduit aujourd'hui à l'île Maurice. On distingue dans le commerce trois sortes principales d'*ébène*. La plus belle et la plus estimée est l'*ébène Maurice;* elle nous arrive de l'île de ce nom, en bûches de 2 à 6 mètres de longueur sur 0 m. 10 à 0 m. 40 de diamètre; cette *ébène* est d'un très-beau noir foncé, compacte, serrée, pesante, d'un grain très-fin et susceptible de prendre un beau poli; malheureusement elle est toujours fendue au cœur, et quelquefois marquée de taches blanches, qui la déprécient. L'*ébène noire de Portugal*, ainsi appelée du pays par lequel elle nous arrive et qui la reçoit du Brésil, est, comme la précédente, dure, compacte, serrée, pesante; mais sa couleur est d'un noir violacé avec des veines verdâtres tirant sur le gris foncé. L'*ébène noire veinée de rouge* a la même origine; elle se distingue par sa couleur rouge brun ou rougeâtre moiré de noir. Ces deux dernières sortes arrivent quelquefois en quartiers, mais le plus souvent en bûches de 1 à 2 mètres de longueur sur 0 m. 10 à 0 m. 20 de diamètre; il est plus que probable qu'elles ne proviennent pas du même arbre que la première. Le bois d'*ébène* est lourd et va au fond de l'eau; il répand, quand on le brûle, une odeur agréable; sa saveur est vive et piquante. On dit que, pour aviver sa couleur, les naturels ont l'habitude de l'enfouir dans le sol aussitôt après son abatage. Le bois d'*ébène* est d'un emploi journalier dans l'ébénisterie, la marqueterie et les ouvrages de tour. On imite assez bien ce bois avec celui de poirier, coloré en noir par une décoction de noix de galle et d'alun qu'on étend avec une brosse rude, et lustré ensuite avec un peu de cire chaude. L'écorce qui entoure le bois d'*ébène* a été jadis employée en médecine; sa décoction dans l'eau était préconisée contre la pituite et les affections siphylitiques. On a donné aussi le nom d'*ébène* au bois d'un certain nombre de végétaux très différents du véritable ébénier. Ainsi l'*ébène jaune* paraît être le bois d'un bignone (*bignonia leucoxylon*), qui croît dans l'Amérique du Sud. L'*ébène* rouge est produite par un arbre dont le bois est très-dur et d'un rouge brun, appelé par Rumphius *tanionus littorea;* on donne quelquefois le même nom au bois de grenadille. L'*ébène* verte provient d'une variété du *bignonia leucoxylon* et de l'évilasse, arbre encore peu connu, qui croît à Madagascar, à l'île Maurice et aux Antilles. Tous ces bois, dont la couleur devient plus foncée avec le temps, sont employés aux mêmes usages que l'*ébène* proprement dite.

ÉBÉNÉ, ÉE (é-bé-né) part passé du v. Ebéner : *Du poirier* ÉBÉNÉ.

ÉBÉNER v. a. ou tr. (é-bé-né — rad. *ébène*. Change le second *é* en *è*, devant une syllabe muette : *J'ébène, qu'ils èbènent;* excepté au fut. de l'ind. et au cond. prés. : *J'ébènerai, nous ébènerions*). Techn. Donner la couleur, l'apparence de l'ébène à : ÉBÉNER *du poirier, du tilleul.*

S'ébéner v. pr. Prendre la couleur, l'apparence de l'ébène : *Le poirier* S'ÉBÈNE *très-bien.*

EBENFURT, ville d'Autriche, prov. de la Basse-Autriche, à 33 kilom. de Vienne, sur la rive gauche de la Leitha; 2,300 hab. Elle est entourée de murs en ruines et de fossés et renferme une ancienne église et un château moderne. Manufactures de drap, de papier et de coton.

ÉBÉNIER s. m. (é-bé-nié — rad. *ébène*). Bot. Nom vulgaire du plaqueminier, dont le bois est connu sous le nom d'ébène : *L'*ÉBÉNIER *est très-commun dans l'île Maurice.* (De Jussieu.) ‖ *Faux ébénier*, Nom vulgaire du cotyse aubours : *En piétinant cette terre, je m'appuyais à un* FAUX ÉBÉNIER. (Alex. Dum.) ‖ *Ebénier des Alpes*, Nom vulgaire du cotyse aubours. ‖ *Ebénier épineux*, Nom d'un palmier de l'Amérique du Sud. ‖ *Ebénier de montagne*, Syn. de BAUHINIE ACUMINÉE. ‖ *Ebénier d'Orient*, Syn. de MIMOSA LEBBECK.

— **Encycl.** L'*ébénier* est un arbre du genre plaqueminier (*diospyros ebenum*) et de la famille des ébénacées. Sa tige, très-élevée, se divise en rameaux à écorce grise ou noirâtre, portant des feuilles alternes, oblongues, entières, coriaces, luisantes, d'un vert foncé en dessus et blanchâtre en dessous, et des fleurs réunies en bouquets axillaires, auxquelles succèdent des fruits charnus, ovoïdes et brunâtres. Cet arbre croît dans l'Asie méridionale, à Ceylan et à Madagascar. Son bois est bien connu sous le nom d'*ébène*. Ses fruits ont une pulpe blanche et molle, qui exhale l'odeur de la pomme de reinette; les naturels les mangent avec plaisir. On connaît une variété, appelée *sapat negio*, qui a des fruits très-gros et croît à l'île de la Réunion. V. PLAQUEMINIER.

ÉBÉNIN, INE adj. (é-bé-nain, i-ne — rad. *ébène*). Qui est comme l'ébène; qui est de couleur d'ébène : *Une couleur* ÉBÉNINE. *Un noir* ÉBÉNIN. ‖ Très-peu usité.

ÉBÉNISTE s. m. (é-bé-ni-ste — rad. *ébène*). Techn. Ouvrier qui fait la menuiserie de luxe et confectionne particulièrement les meubles d'appartements : *Un bon* ÉBÉNISTE *doit d'abord être un bon menuisier, car il est obligé de faire la carcasse de tous les meubles, qu'il recouvre ensuite de plaques minces de bois précieux.* (Moléon.) *Mon ami, n'êtes-vous pas janséniste, disait un confesseur à son pénitent? — Non, mon père, je suis* ÉBÉNISTE.

— **Encycl.** Les vers suivants se lisaient, il y a quelques années, collés à la vitre d'une modeste boutique d'*ébéniste en vieux*, comme portait l'enseigne. Ils nous semblent ne manquer ni de savoir, ni de tour, et mériter de prendre place ici : il est peu de vers techniques d'une valeur plus poétique :

Votre lit tremble-t-il en tous ses assemblages?
Un fauteuil de ses pieds, de ses bras est-il veuf?
Nous savons faire ici de robustes collages,
Lesquels ont la durée et tout l'éclat du neuf.
Or, on peut confier tout à nos mains habiles,
Les meubles élégants ou simplement utiles,
Produit de l'art moderne ou des temps éloignés,
Et d'un parfum étrange encor tout imprégnés.
C'est d'abord le bahut, noir et sévère ouvrage,
Brodé par l'art naïf aux jours du moyen âge,
Où les dames serraient l'or et les lins filés,
La lourde argenterie aux contours ciselés
Qui versait ses reflets sur la vaste ramure
Du dix-cors où le maître appendait son armure.
Et puis nous restaurons tous ces bijoux sans prix,
Patronnés par François de France et Léon Dix,
Où Phidias surpris semble aimer à revivre.
Après il faut passer bien des feuillets du livre,
Car pendant de longs jours l'art s'éteint dans le sang!
Sous Louis Treize, il cherche à reprendre son rang.
Et Boule, réformant tous les meubles grotesques,
Couvre d'écaille et d'or ses souples arabesques,
Aidé du ciseau seul, pour s'ouvrir un chemin,
D'ébéniste il devient mosaïste romain.
Eh bien! de ces trésors d'un travail admirable
A nos bras exercés aucun n'est redoutable,
Et l'œuvre de l'ancêtre à jamais respecté
Retrouve en peu de temps l'éclat et la beauté.
Ecoutez, je voudrais vous parler d'autre chose.
Nous réparons aussi le meuble en bois de rose
Qui rappelle Boucher, Watteau, folie, amour,
Les seigneurs parfumés, le vice et Pompadour

Et je n'oublierai rien, ni les meubles sévères,
Aux souvenirs d'Egypte, aux têtes de chimères;
L'Empire, qui couvrait de l'or des nations
Son acajou furtif; les Restaurations
Avec leurs meubles plats aux faces anguleuses,
Siéges et canapés aux formes ennuyeuses
Que l'on retrouve encore en plus d'une maison,
Qu'on garde par respect (et non pas sans raison,
Car ils sont bien construits). — Voyez la longue liste
Etalée à vos yeux! — C'est pourquoi l'ébéniste,
Connaissant vos besoins, industriel soldat,
Fait tout ce qui concerne, en un mot, son état.

ÉBÉNISTERIE s. f. (é-bé-ni-ste-rî — rad. *ébéniste*). Techn. Métier d'ébéniste; art de confectionner les meubles de luxe : *L'*ÉBÉNISTERIE *n'est que la menuiserie de luxe.* ‖ Travail d'ébéniste : *Ici des boîtes en* ÉBÉNISTERIE *prétentieusement faites, et qui ne pouvaient servir à rien.* (Balz.)

— **Encycl.** L'*ébénisterie* est l'art de la fabrication des meubles, comprenant une architecture particulière, technique, et tous les métiers qui concourent à cette fabrication. L'*ébénisterie* se compose de plusieurs parties, dont chacune est l'objet d'une profession à peu près spéciale; telles sont la menuiserie, la sculpture, la moulure; puis de subdivisions pour chaque espèce de meubles, ce qui donne lieu à une certaine quantité de métiers différents, comme ceux des chaisiers, des menuisiers en fauteuils, des menuisiers en buffets, des ajusteurs pour tables, guéridons, etc., des serruriers en meubles, etc. Il faudrait encore ajouter, pour être complets, les tourneurs, découpeurs, marqueteurs et incrusteurs, qui appartiennent à des professions bien spéciales, mais dont les travaux relèvent, dans la plupart des cas, de l'*ébénisterie;* puis les monteurs en bronze qui ajustent les moulures ou appliques de métal sur les meubles, et qui sont compris dans la catégorie des ouvriers en bronze et non dans celle des ouvriers ébénistes. Rien n'est plus varié que les travaux d'*ébénisterie*, tant par la diversité des objets fabriqués que par le nombre des bois employés, par la différence des dessins ou modèles à exécuter, et enfin par les nombreuses opérations auxquelles donne lieu l'exécution. Les principales sont d'abord celles de la menuiserie ordinaire, c'est-à-dire le débitage, la préparation, le corroyage, le dressage du bois, la confection des rainures, tenons et mortaises; puis l'emboîtage des diverses pièces qui forment un seul morceau, telles qu'une porte, un panneau, et enfin l'assemblage des morceaux qui composent le meuble entier, en comprenant la pose des ferrures et pièces de serrurerie nécessaires; viennent ensuite l'ajustage des moulures, sculptures et autres appliques; le placage, le ponçage et le vernissage. A toutes ces opérations, il faut ajouter la teinture qui, dans plusieurs cas, est exécutée séparément avant le vernissage.

Nous possédons peu de renseignements sur l'organisation industrielle de l'antiquité. Nous savons, par les documents archéologiques, que les anciens possédaient un mobilier façonné comme le nôtre, sinon dans ses dispositions, du moins quant aux procédés de construction, sauf les modifications apportées par l'outillage, la division du travail et les nécessités économiques. Au moyen âge, ce que nous nommons l'*ébénisterie* n'était pas tout d'abord distinct de la menuiserie. Le menuisier travaillait le bois et le faisait servir à tous les usages, aussi bien à la construction des grandes boiseries des portes, auvents, etc., qu'à la confection des siéges, lits, tables et coffres; il entrait même dans les opérations de son métier de recouvrir les panneaux de parchemin ou d'un enduit de chaux et de fromage, quand on devait décorer ces panneaux de peinture. Les essences employées alors présentaient peu de variété. Le chêne, très-abondant dans la plus grande partie de l'Europe, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Lombardie, était à peu près le seul bois en usage pour les meubles comme pour les boiseries; le noyer pouvait être tout aussi bien employé, et pourtant on en trouve peu d'exemples dans les spécimens qui nous sont restés. Quant aux meubles eux-mêmes, ils se réduisaient à un petit nombre de modèles auxquels l'artisan faisait subir les modifications que lui inspirait son génie; encore ces modifications étaient-elles presque toutes décoratives. Le lit, le bahut, le dressoir ou crédence, le fauteuil, nommé *faudesteuil*, la chaire (dont nous avons fait le mot CHAISE), le banc et le coffre, voilà à peu près au complet tout le mobilier du moyen âge. Le coffre y jouait un grand rôle : il y en avait de toutes dimensions et de formes assez variées, quoique se rattachant toutes au type primitif, c'est-à-dire à la caisse carrée ou oblongue. L'ornementation consistait d'abord en chanfreins, moulures et nervures, et en quelques rares fleurons très-simples entaillés par le menuisier lui-même; quand elle se fut enrichie, comme on la voit dans les exemples du XIVe siècle, du style nommé avec raison le *gothique fleuri*, la sculpture devint distincte de la menuiserie, et donna lieu à une profession nouvelle et spéciale, celle des *imagiers*, qui travaillaient également la pierre et le bois. Ceux-ci exécutaient les figures, animaux, fleurons fouillés qu'ils semaient à profusion sur toutes les faces des meubles; pendant longtemps encore pourtant les menuisiers continuèrent à sculpter les ornements les plus simples, les arrêts de chanfreins ou de moulures, les parchemins enroulés, les gravés et les corbeaux ou consoles qui ne formaient point cul-de-lampe et n'étaient point trop ouvragés. Avec le développement du luxe et de l'art de travailler le bois, vint la coutume de se servir de petits coffres dans lesquels on serrait les bijoux, les vases précieux, les vêtements de prix; ces coffres, dont les dimensions variaient suivant la destination et le goût du propriétaire, étaient encore d'une assez belle grandeur, mais pouvaient passer pour extrêmement petits comparés aux bahuts énormes qui tenaient lieu de buffets, d'armoires et de commodes. Ils étaient, en général, confectionnés avec soin et richesse, ornés de sculptures et de ferrures découpées, repoussées et gravées. La plupart se rapprochaient, par leur forme, du coffre primitif, mais la profusion d'ornements les en faisait différer sensiblement, et quelques-uns étaient de véritables châsses destinées à contenir des richesses profanes plus réelles que les reliques. Ces coffres et coffrets étaient compris sous la désignation générale d'écrins; ceux qui les fabriquaient formèrent bientôt dans la corporation une profession particulière, celle des écriniers, ne s'occupant que de l'ajustage des pièces et faisant exécuter la sculpture et la ferrure par les imagiers et les ferronniers. Ils étaient à peu près ce que sont de nos jours les tabletiers, ces ébénistes en petit.

En Italie, où le chêne était moins abondant que dans les parties plus septentrionales de l'Europe, où on possédait en revanche des essences qui joignaient à la solidité la finesse et la beauté de couleur, telles que le citronnier, où enfin le commerce du Levant avait introduit des objets byzantins exécutés avec des bois précieux par leur dureté, leurs nuances, leur poli et même leur senteur, on confectionna des meubles dans lesquels ces bois de provenance orientale eurent une large place; on varia les couleurs à l'aide d'incrustations; on en vint même à incruster dans le bois de l'ivoire, des pierres, des ornements en métal et, plus tard, des faïences. De tous les bois, l'ébène, en raison de sa dureté, de la beauté de son poli, jointes à sa couleur noire, qui tranchait si vivement sur les tapisseries et les décorations, fut celui qui jouit de la plus grande faveur. On l'employa comme moulures; on s'en servit pour encadrer des panneaux de citronnier, et l'on construisit même des meubles entiers avec cette essence. Ce fut là la grande mode de la Renaissance. Il va sans dire que, tant par le soin et la finesse du travail, que par la difficulté inhérente au bois dur, il fallut des ouvriers spéciaux. En raison de cette spécialité, ils furent désignés sous le nom d'ébénistes, ouvriers en ébène.

Ce qui était une spécialité est devenu la généralité. Il y avait cette différence entre les écriniers et les ébénistes, que les premiers confectionnaient des écrins, coffrets, châsses, tandis que les seconds construisaient des meubles de toutes sortes, lits, bibliothèques, crédences ou dressoirs, ainsi que ces cabinets si curieux et si riches, ornés à l'extérieur d'incrustations d'ivoire ou de métal, et de peintures à l'intérieur, avec fermoirs à secret, espèces d'écrins réunis en un seul coffret. C'est ce meuble qui, ajusté sur une table ou enfermé dans une armoire, est devenu le bureau-secrétaire. Avec l'usage des essences exotiques, des bois de couleur et des incrustations, vint la mode de la marqueterie sur meuble, nécessitant le placage. Le meuble était construit de chêne, puis alors revêtu de plaques minces de bois différents, agencés suivant certains dessins et ajustés adroitement. Plus tard, lorsqu'on cessa d'orner les meubles avec la marqueterie, et quand le bois de rose et l'acajou furent à la mode, on remplaça les petites plaques par une seule plaque de grande dimension, qui servit comme les précédentes à revêtir les surfaces extérieures. C'est là le placage.

Indépendamment des raisons d'économie, d'autres, non moins importantes, nécessitent l'emploi de ce procédé. L'acajou est un bois assez tendre, très-cassant, n'offrant qu'une très-médiocre résistance, et qui se fend au moindre coup dans le sens de la longueur. On comprend que des meubles fabriqués entièrement avec ce bois ne présenteraient aucune solidité, aussi est-on forcé de construire toute la masse avec du chêne, qui offre, lui, beaucoup de résistance, et subit moins que la plupart des autres bois l'influence de l'atmosphère, quand il est resté quelque temps en chantier après avoir été débité en planches. Mais comme il est d'un poli moins fin et reçoit moins bien le vernis que l'acajou, le noyer, le citronnier, etc., et qu'en outre sa couleur jaunâtre ou brune est considérée par un grand nombre de personnes comme moins belle que celles des bois rouges, roses, violacés et tachetés ou veinés, on décore la construction de chêne en la revêtant, comme il vient d'être dit, de feuilles d'acajou, de bois de rose, d'érable, etc. Pour le noyer, on n'a point recours à ce procédé, ce bois étant très-solide et n'ayant qu'un seul inconvénient, celui de *travailler*, comme disent les ouvriers, c'est-à-dire de se gonfler et de se retracter; encore ne produit-il cet effet que suivant les conditions dans lesquelles l'arbre a été débité. Les ouvriers qui connaissent cette propriété, et qui ont quelque souci de la durée et de la perfection de leur ouvrage, obvient à cet inconvénient en laissant du *jeu*, c'est-à-dire en ajustant les pièces de telle sorte que, tout en restant maintenues assez étroitement, elles conservent assez de place aux jointures pour se gonfler et se rétrécir sans se fendre ni faire éclater les joues des rainures ou mortaises qui les retiennent. Pourtant, malgré ces précautions, quand les panneaux en noyer sont quelque peu minces et que le meuble subit un brusque changement de température, il arrive que le bois se fend tout à coup, alors même que la construction remonte à un temps très-éloigné. Aujourd'hui les bois employés le plus communément par l'*ébénisterie* sont : le chêne, le noyer, le palissandre pour les pièces massives; l'acajou et l'érable pour les placages; le hêtre pour les carcasses de fauteuils, de canapés, pour les siéges teints en noir et pour les ceintures de table; le merisier pour les chaises imitant l'acajou. Au siècle dernier, on faisait un grand usage du merisier pour toutes sortes de meubles; il est léger et plus solide que l'acajou, dont il a la couleur; mais il a le grave inconvénient de se piquer aux vers, ce qui l'a fait abandonner pour la plupart des objets auxquels on le faisait servir autrefois. L'ébène, le citronnier, le bois violet et un grand nombre d'autres essences exotiques, sont encore employés pour la fabrication des meubles riches, tantôt comme pièces massives et apparentes, tantôt dans les parties décoratives seulement. Mais la teinture des bois, parvenue maintenant à un haut degré de perfection et de variété, a permis de remplacer les essences exotiques, dans un grand nombre de cas, par des imitations très-satisfaisantes à tous les points de vue. Les marqueteries elles-mêmes se font assez souvent avec des bois teints.

Les nombreuses et importantes modifications apportées dans l'outillage ont changé considérablement les conditions de l'*ébénisterie*. Ce n'est plus l'art d'autrefois, mais un métier qui diffère peu de la menuiserie, si ce n'est pour l'ajustage des parties ornementales. Encore, les menuisiers de nos jours sont-ils plus capables que les ouvriers ébénistes d'exécuter des meubles faits sur les modèles anciens. La plupart des opérations se font d'une façon presque mécanique et par des ouvriers spéciaux; le bois, débité en chevrons, en planches et en feuillets par les scieries à vapeur, est dressé tantôt à la mécanique, tantôt par des compagnons affectés à ce seul travail. Les parties moulurées sont exécutées de même chez des fabricants spéciaux, à l'aide d'un outillage approprié à cet effet; quelquefois les moulures sont appliquées après coup sur la construction et ces moulures *dressées au banc* ont toutes les mêmes profils. Les ornements de l'*ébénisterie* ordinaire, frontons, sculptures de dressoirs, volutes de pieds de lits, etc., en noyer et en acajou, sont de même façonnés mécaniquement à l'aide de la toupie. Il ne reste à l'ébéniste qu'à ajuster les diverses parties d'un meuble, à coller les appliques, moulures, etc., ce qu'on appelle *habiller* le meuble, à le plaquer et à le vernir. L'ajustage, dans l'*ébénisterie*, est souvent inférieur, quant à la solidité, aux assemblages de la menuiserie; on y sacrifie toujours quelque peu à l'apparence; aussi les opérations les plus délicates, celles où l'on apporte le plus de soin, sont-elles le placage, le ponçage et le vernissage.

Il serait beaucoup trop long de passer en revue ici les nombreux procédés employés pour la fabrication des diverses espèces de meubles qui, chacune, font l'objet d'une spécialité. Nous devons nous borner à quelques notions générales. La science de l'ébéniste consiste à connaître les qualités des bois qu'il emploie, l'usage qu'on en peut faire et les conditions de travail qu'il exige; en second lieu, elle a pour objet la lecture des plans ou dessins, c'est-à-dire la construction en idée. Avant de commencer un ouvrage, il faut tout d'abord se rendre compte de ses dispositions, des assemblages qu'il nécessitera et des mesures que devront avoir les diverses pièces, leurs ressauts, leurs saillies, pour que toutes concordent entre elles. Dans l'*ébénisterie* ordinaire, commune, cette science est aussi rare que peu nécessaire; les ouvriers travaillent suivant des données connues, d'après des mesures fixées et à peu près invariables; ils n'ont besoin d'aucune recherche ni d'aucune imagination. Il n'en est pas de même de ceux qui exécutent des meubles d'après des dessins ou des plans qui leur sont livrés; ceux-là doivent allier à l'art manuel du menuisier la science du constructeur; mais ils sont en petit nombre, et c'est leur rareté qui rend si cher le meuble le plus simple, mais dont l'exécution doit être faite suivant un dessin déterminé et sortant des formes et des proportions communes et routinières. L'*ébénisterie* de luxe est certainement traitée d'une façon remarquable par quelques fabricants spéciaux, qui ont su s'attacher des dessinateurs, mais qui ont le tort de copier trop souvent des modèles appartenant aux anciens styles, au lieu d'en créer en rapport avec nos besoins, nos modes et les dispositions des appartements modernes. Quant à l'*ébénisterie* ordinaire, elle reste enfermée dans la routine, ne cherchant point à trouver des agencements meilleurs, des formes plus élégantes, des profils plus heureux et conciliables avec l'économie de la fabrication. Il faut pourtant noter depuis quelque temps, et surtout depuis l'Exposition universelle de 1867, un progrès en ce sens. Pour l'activer, il serait utile de fonder une école industrielle d'*ébénisterie*, où seraient enseignés tout à la fois les procédés manuels concernant le travail du bois, les principes de construction et d'ornementation appliqués à ce travail, le dessin de plans et d'ornements, le modelage et les éléments de sylviculture et de chimie nécessaires pour connaître les propriétés particulières des différentes essences et pour pratiquer la teinture des bois; enfin il devrait être fait, dans cette école, un cours d'archéologie appliquée au mobilier, par un professeur capable de joindre la démonstration à l'exposition et de dessiner au tableau noir les modes d'assemblage, les dispositions ornementales, les profils des moulures des divers styles et des diverses époques. Cette école serait d'autant plus utile que l'*ébénisterie* est une des industries françaises qui ont le plus d'importance; elle pourrait en acquérir chaque jour une plus grande si elle réalisait certains progrès. L'*ébénisterie* emploie un nombre considérable d'ouvriers, à Paris, son siége principal; elle occupe presque entièrement l'un des grands quartiers de la ville, le faubourg Saint-Antoine; mais cette industrie est de plus en plus envahie par l'élément étranger. Il y a vingt-cinq à trente ans encore, la majorité des ouvriers ébénistes, à Paris, était française; aujourd'hui cette majorité est étrangère; les Allemands y tiennent une grande place, et si cet état de choses continue, dans quelques années l'*ébénisterie* française sera allemande par le personnel employé. C'est là une sorte d'importation contre laquelle il faut se mettre en garde. Ce ne sont point, il est vrai, les objets qui sont importés, mais c'est le travail qui l'est, et ceci suffit pour porter une sérieuse atteinte à l'industrie nationale. Néanmoins, l'*ébénisterie* française, malgré la très-sérieuse concurrence de l'Allemagne et de l'Angleterre, a conservé le rang qu'elle a presque toujours occupé; dans les ouvrages artistiques et de luxe, elle a remplacé l'*ébénisterie* italienne qui, très-florissante autrefois, est devenue inférieure aux trois autres et ne se distingue plus guère que par ses marqueteries et ses incrustations.

ÉBÉNOXYLE s. m. (é-bé-nok-si-le — du gr. *ebenos*, ébène; *xulon*, bois). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des ébénacées. ‖ On dit aussi ÉBÉNOXYLON.

ÉBÉNUS s. m. (é-bé-nuss — mot lat.). Bot. Nom scientifique de l'ébénier. ‖ Syn. d'ANTHYLLIDE, genre de légumineuses.

ÉBER (Paul), hébraïsant et théologien allemand, né à Kissingen, en Franconie, en 1511, mort à Altenbourg en 1569. Il étudia d'abord auprès de son père et continua ses études à Anspach. C'est en revenant malade de cette ville, à l'âge de treize ans, qu'il fit une chute de cheval dont il demeura bossu. Il termina néanmoins ses études à Nuremberg, et fut si érudit que Mélanchthon, qui le fit son secrétaire, l'appelait *son répertoire*. Il accompagna Mélanchthon au collége de Worms, devint ensuite professeur de grammaire et de philosophie, et succéda à Forster dans la chaire d'hébreu. On a de lui une *Exposition des évangiles du dimanche;* un *Calendrier historique;* une *Histoire du peuple juif, depuis le retour de Babylone jusqu'à la destruction de Jérusalem*, et enfin un *Dictionnaire des monnaies, poids et mesures;* tous ces ouvrages sont écrits en latin.

ÉBÉRARD, duc de Frioul, mort vers 865. Il fut investi de son duché par l'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne. Il épousa Gisèle, fille de son bienfaiteur, et en eut, entre autres enfants, Bérenger, qui devait être successivement duc de Frioul, roi d'Italie et empereur.

EBERBACH, ville du grand-duché de Bade, cercle du Bas-Rhin, ch.-l. de bailliage, sur la rive droite du Necker, à l'embouchure de l'Ittersbach et à 39 kilom. E. de Manheim; 3,800 hab. Belle église protestante; forges, moulins à céréales, moulins à plâtre, tanneries; fabriques de perles fausses. Commerce de bois, navigation. L'abbaye d'Eberbach, convertie en asile d'aliénés et en maison de détention, fut fondée en 1131, par saint Bernard, au pied des montagnes du Taunus. La tradition rapporte que le saint fondateur, se reposant sur une pierre, vit un sanglier lui dessiner avec son museau le plan de l'abbaye. Une petite chapelle, appelée *Bernardsruhe*, a été élevée sur le lieu présumé de l'apparition. « Les moines de ce couvent furent de rudes travailleurs, dit M. Ad. Joanne. Ils défrichèrent les bois, plantèrent des vignes, et se montrèrent en outre aussi habiles industriels qu'heureux agriculteurs. Dès 1160, ils exportaient leurs vins à Cologne, où ils avaient un entrepôt particulier. De plus, ils possédaient des fabriques de drap, des tanneries, des moulins à farine et à foulon. Ils eurent cruellement à souffrir de la guerre des paysans. Les insurgés leur burent, en quatorze jours, 80 pièces de vin. »

Les parties les plus curieuses des bâtiments monastiques construits, du XIIe au XVe siècle, sont : le dortoir (81 mètres de long sur 14 de large) et la salle capitulaire, convertie en magasin à bois. L'église, connue sous le nom de *Klosterkirche*, bâtie en 1816, renferme de nombreux monuments funéraires, entre autres ceux de Gerlach, archevêque de Mayence (1371), et du duc Adolphe II de Nassau (1474).

Une autre église, plus ancienne, sert aujourd'hui de pressoir.

« Le célèbre vignoble de Steinberg, qui appartient au duc de Nassau, est situé, dit M. Ad. Joanne, près du couvent d'Eberbach, sur le penchant d'une colline. Le vin qu'il produit est presque aussi estimé que celui du Johannisberg. Ce vignoble, cultivé avec tant de soins et à si gros frais, a 100 *morgen* d'étendue. En 1826, il s'en est vendu aux enchères, moyennant 6,100 florins, un baril de 600 bouteilles, ce qui mettait la bouteille à plus de 20 fr. Du sommet du Steinberg (233 mètres d'altitude), hauteur qui se dresse près de l'abbaye, on découvre une vue magnifique.

ÉBERGASSING, bourg des Etats autrichiens, prov. de la basse Autriche, sur la Fische, à 24 kilom. S.-S.-E. de Vienne; 1,160 hab. Belle église, ancien château. Manufactures d'indiennes et de coton; usine où l'on perce les canons fondus à Vienne.

ÉBERGEMENT s. m. (é-bèr-je-man — rad. *berge*). P. et chauss. Opération qui consiste à raviver les talus des berges, dans le curage des canaux et autres cours d'eau, en faisant disparaître tout ce qui fait saillie et obstacle à la libre circulation de l'eau.

ÉBERGUÉ, ÉE (é-bèr-ghé) part. passé du v. Eberguer : *Morue* ÉBERGUÉE.

ÉBERGUER v. a. ou tr. (é-bèr-ghé — de *Bergen*, ville où cette pratique est générale). Pêche. Préparer la morue que l'on a prise vivante, en lui ouvrant le ventre, retirant les entrailles et les yeux, supprimant la queue et la peau, et les remorquant à la suite du bateau, après les avoir attachées avec des lignes.

EBERHARD, EBRARD ou **EVRARD** de Béthune, surnommé **Græcista**, à cause du titre d'un ses livres. Il vivait vers le commencement du XIIe siècle, et n'est connu que par ses ouvrages. Le plus important, intitulé : *Græcismus, de figuris et octo partibus orationis, sive grammaticæ regulæ versibus latinis explicatæ*, est en réalité une grammaire et une rhétorique latines. Il fut écrit en 1212 ou 1224 et imprimé à Paris en 1487. Ce fut, en quelque sorte, l'unique ouvrage élémentaire usité jusqu'au temps d'Erasme. On a contesté à Ebherard de Béthune l'*Antihæresis*, œuvre bizarre, où l'auteur emprunte à Virgile, à Horace, à Ovide et à Claudien des arguments victorieux contre les hérétiques.

EBERHARD LE BARBU, premier duc de Wurtemberg, né en 1445, mort en 1496. Il vint au monde huit années après le partage du territoire wurtemburgeois entre son père, le comte Louis l'Ancien, et le frère aîné de ce dernier, le comte Ulrich. Ulrich se trouva, à la mort de Louis l'Ancien, investi de la tutelle de son neveu; mais dès qu'Eberhard eut atteint l'âge de quatorze ans, il s'enfuit en secret du Wurtemberg, prit les armes contre son oncle et exigea que celui-ci lui remît les rênes du gouvernement. Soutenu par l'électeur palatin Frédéric, il parvint à rentrer en possession de ses Etats; mais, d'un caractère naturellement farouche et sauvage, il s'occupa peu de leur administration et laissa le pouvoir à des mains étrangères. Un pèlerinage qu'il fit en Palestine opéra en lui une transformation complète, et il épousa, peu après son retour, la vertueuse princesse Barbara de Mantoue, dont les sages conseils ne contribuèrent pas peu à compléter sa conversion. Il s'occupa dès lors, avec une activité persévérante, de la prospérité de ses sujets. Le partage du Wurtemberg, effectué sous son père, était nuisible à la fois au pays et à sa famille; il parvint à réunir les deux parties séparées en une seule principauté, par un traité conclu à Munsingen, en 1482, avec son cousin Eberhard le Jeune. Ce traité, où l'empereur et l'empire furent pris pour caution, assurait à jamais l'indivisibilité future du Wurtemberg, et comme Etat, et comme propriété dynastique. Pour lui donner encore plus de force et de stabilité, Eberhard fit ratifier cette convention par les trois ordres et y introduisit plusieurs clauses, apportant certaines restrictions aux prérogatives d'Eberhard le Jeune, son héritier présomptif. Ce traité fut ainsi la base de la constitution actuelle du Wurtemberg. Ce n'est pas là le seul titre qu'ait ce prince aux yeux de la postérité; il donna des lois civiles aux villes de Stuttgardt et de Tubingue, fonda dans cette dernière, en 1477, une université, et soumit les couvents de ses Etats à une discipline et à des ordonnances sévères; quoique, d'après la volonté expresse de son père, il n'eût reçu presque aucune éducation, il s'entoura de savants, vécut de préférence dans leur société et acquit assez de connaissances pour pouvoir écrire lui-même des mémoires sur les événements de son époque. En qualité de chef de la ligue de Souabe, il ne rendit pas de moindres services, et s'efforça toujours de rétablir la paix et le bon ordre; mais lorsque son honneur et l'intérêt de ses Etats l'exigèrent, il n'hésita pas à recourir à la voie des armes. Il se montra toujours pour l'empereur un allié et un feudataire fidèle, et Maximilien Ier, en reconnaissance de ses services, lui décerna en 1495, à Worms, sans qu'il l'eût demandé et même sans qu'il le sût, le titre de duc pour lui et pour ses successeurs, en confirmant l'indivisibilité à venir du duché de Wurtemberg. Eberhard ne jouit pas longtemps de ce titre, car il mourut l'année suivante sans laisser d'enfants. Il ne faut pas le confondre avec un autre EBERHARD, surnommé le *Hargneux*, comte de Wurtemberg, qui régna de 1343 à 1392 et fut continuellement en guerre avec l'empereur et les différents Etats de l'Allemagne. Eberhard le Barbu avait inspiré un tel amour à ses sujets, qu'ils disaient : « Si le Père éternel venait à mourir, il n'y aurait que le père Eberhard pour le remplacer. » L'empereur Maximilien, à qui Eberhard devait le titre de duc, prononça sur sa tombe l'éloge suivant : « Ici repose un prince qui n'a laissé dans l'empire germanique personne qui l'égale en vertu, et dont j'ai souvent suivi les avis, au grand avantage de ma couronne. »

EBERHARD (Christophe), ecclésiastique et géographe allemand, né en 1655, mort en 1730. Il était aumônier général des armées russes dans l'expédition sur la Moldau, en 1711. Il proposa au czar Pierre un nouveau moyen pour déterminer rapidement les longitudes en mer. Le roi de Danemark le nomma vice-président à Altona pour y achever ses expériences, qu'il a consignées dans un ouvrage intitulé : *Specimen theoriæ magneticæ, quo ex certis principiis magneticis ostenditur vera et universalis methodus inveniendi longitudinem et latitudinem* (Leipzig, 1720).

EBERHARD (Jean-Pierre), médecin et mathématicien allemand, né à Altona en 1727, mort à Halle en 1779. Dès l'âge de vingt-six ans, il était professeur de mathématiques et de physique à l'université de Halle. Ses ouvrages sont nombreux; nous citerons, comme preuve de la variété de ses connaissances, ses *Mélanges d'histoire naturelle, de médecine et de morale*, et ses *Divers traités de mathématiques appliquées*.

EBERHARD (Jean-Auguste), philosophe allemand, né à Halberstadt le 31 août 1739, mort le 6 janvier 1809. Il étudia la théologie à Halle de 1756 à 1759, et reçut plus tard la place de prédicateur à l'église des Hospices, dans sa ville natale. Autant pour surveiller les études du fils du comte d'Horst, que pour continuer les siennes, il alla avec ce seigneur à Berlin, où il se lia d'amitié avec les philosophes Nicolaï et Mendelsohn. Bientôt pourtant il dut reprendre sa carrière de prédicateur afin d'assurer son existence. Il accepta alors la place de pasteur de la prison de Berlin. Depuis cette époque, il publia des ouvrages remarquables sur la philosophie ontologique et naturelle. Comme élève de l'école de Wolf, il professait la religion dans sa pureté, selon la raison; mais la hardiesse de ses doctrines lui attira de nombreux ennemis dans la haute société de Berlin, qui non-seulement empêcha son avancement, mais chercha à le ruiner complétement, à cause surtout de la publication de son ouvrage plein de sarcasme philosophique intitulé : *Nouvelle apologie de Socrate* (Berlin, 1772 et 1788). Cette œuvre remarquable eut un brillant succès dans toute l'Allemagne, excepté au ministère prussien, qui ne voulut même pas permettre à Eberhard d'accepter la place de prédicateur à Charlottenbourg, qu'on lui avait offerte. Il fallut que Frédéric II lui-même donnât des ordres pour qu'Eberhard prît possession de cette chaire en 1774. En 1778, Frédéric le Grand le nomma professeur de philosophie à Halle; il devint ensuite membre de l'Académie des sciences de Berlin, conseiller aulique en 1805 et docteur en théologie en 1808. Quelque temps avant d'être appelé à enseigner la philosophie, Eberhard, effrayé du progrès des doctrines de Kant, dont il désapprouvait à la fois les idées hardies et la langue barbare, avait fondé le *Magasin philosophique*, et avait essayé de lutter contre le philosophe de Kœnigsberg. Mais, malgré son talent et surtout son esprit incontestable, Eberhard était insuffisant pour un pareil adversaire; aussi, des six ans qu'il consacra à cette tâche ingrate, il ne retira que la gloire d'avoir décidé Kant à lui répondre; il est vrai que le grand philosophe n'était pas prodigue d'un pareil honneur. Donc, après six ans d'insuccès, Eberhard se retira de la lutte, et consacra presque tout son temps à l'ouvrage qui, selon nous, est son premier titre de gloire : *Essai d'un Dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande* (Halle, 1795-1802). Celui-là, du moins, ne lui suscita pas d'ennemis, et tous ses compatriotes furent unanimes à admirer l'érudition et le goût littéraire dont il y a fait preuve. Son *Esprit du christianisme primitif* (Halle, 1807-1808), qui est une sorte de réponse rationaliste au *Génie du christianisme* de Chateaubriand, fut moins heureux. L'auteur y commit de grossières erreurs de fait, qui sont peu propres à faire accepter les suppositions auxquelles il s'y livre. Outre les ouvrages déjà cités, Eberhard en a publié un grand nombre, parmi lesquels il convient de signaler : *Théorie de la faculté de penser et de sentir* (Berlin, 1776); *Théorie des belles-lettres et des beaux-arts* (Halle, 1783); *Histoire générale de la philosophie* (Halle, 1787), etc., etc.

EBERHARD (Conrad), sculpteur allemand, né en 1768 à Hindelangen, mort en 1859. Il apprit dès l'enfance les premiers principes de son art dans l'atelier de son père, qui était également sculpteur, et plus tard il put, grâce à l'appui de l'électeur de Trèves, qu'avaient intéressé ses premiers essais, aller continuer ses études à l'Académie de Munich, puis dans l'atelier de Roman Boos, l'un des maîtres les plus renommés de cette ville. Là il sut attirer sur lui l'attention du prince héritier de Bavière, qui lui fournit les moyens de se rendre à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il exécuta trois de ses œuvres les plus remarquables : une *Vénus avec l'Amour*, aujourd'hui dans la glyptothèque de Munich; un *Silène assis avec Bacchus enfant*, et une *Léda*. Cependant, en dépit de ces travaux, il ne se consacra pas à l'art profane, et, après son retour à Munich, où il devint en 1816 professeur à l'université, il se rangea plutôt parmi les adeptes de l'école dite *nazaréenne*. Parmi les œuvres nombreuses qu'il a exécutées, tout à fait dans les traditions de cette école, nous citerons à Munich : les statues de l'archange Michel et de saint Georges, à la porte de l'Isar; le bas-relief de la porte de la chapelle de Tous-les-Saints; le monument de la princesse Caroline, dans l'église des Théatins. A Ratisbonne, on voit encore du même artiste les tombeaux des évêques Sailer et Widmann. Dans toutes ses autres œuvres, même en peinture, où il s'est essayé avec succès, Eberhard est demeuré fidèle aux traditions de son école. Comme peintre, il est surtout connu par son tableau représentant le *Développement historique du christianisme et ses triomphes*.

EBERHARD (Auguste-Gottlob-Christian), littérateur allemand, né à Belzig en 1779, mort à Dresde en 1845. Il passe pour un des plus agréables conteurs de son pays. Après avoir étudié la théologie, qu'il délaissa bientôt pour la médecine, il écrivit en 1792, pour un journal littéraire, son premier conte, la *Corbeille de fleurs d'Ida*, qui lui fut payé un louis la feuille; ce premier succès décida sa vocation, et le conte qui le lui avait valu fut suivi d'un grand nombre d'autres. Toutefois, la littérature légère lui laissait apparemment de nombreux loisirs, car, outre qu'il était à la tête d'une importante maison de librairie de Hambourg, il collaborait activement aux recherches médico-physiologiques de Meckel aîné et de Reil, écrivait un grand poëme, le *Premier homme et la terre*, rédigeait avec d'autres écrivains les *Annales de la dévotion domestique*, et trouvait le temps de voyager en Suisse et en Italie. Ses recueils de contes sont nombreux : *Esquisses à la plume d'Ernest Scherzer*, *Doctrines et actes d'Iscariote Krall*, les *Roses fugitives*, etc. Il a donné aussi une charmante nouvelle, *Jeannette et les Poussins*. Ses œuvres complètes ont été publiées à Halle en 20 volumes in-8° (1830-1831).

EBERL (Antoine), pianiste et compositeur, né à Vienne en 1765. Dès l'âge de huit ans, cet artiste jouait des concertos de piano avec un talent remarquable. Malgré ces dispositions précoces, son père le destina au barreau et lui fit donner une instruction complète. Eberl répondit aux vues de son père, sans cependant négliger l'étude de la musique, car, à seize ans, il écrivit deux partitions, les *Bohémiens* et la *Marchande de modes*. Gluck, qui entendit un de ces opéras, frappé de l'instinct du jeune homme, insista vivement auprès de sa famille pour lui faire donner des leçons sérieuses, qui développeraient son talent naturel. L'intervention de Gluck fut infructueuse; il fut décidé qu'Eberl serait docteur en jurisprudence. Vers cette époque, Eberl rencontra Mozart, et dit adieu dès ce moment au doctorat et à la science juridique. Il se mit à étudier avec ardeur le contrepoint. Le mélodrame de *Pyrame et Thisbé*, un des premiers fruits de ces études, fut représenté à Vienne en 1796. Cette même année, en compagnie de la veuve de Mozart et de Mme Lange, le jeune artiste parcourut les principales villes de l'Allemagne, donnant des concerts et faisant entendre ses compositions. Appelé à Pétersbourg comme maître de chapelle, il écrivit de nombreux ouvrages, tant pour le théâtre allemand de cette ville que pour les concerts de la cour. De retour à Vienne, en 1802, il s'y fixa définitivement. On a publié de ce compositeur vingt-sept œuvres, dont les numéros 1, 3 et 5 ont eu la bonne fortune d'être attribués à Mozart. Douze autres ouvrages, dont cinq partitions d'opéra, sont restés manuscrits.

EBERLÉ (Adam), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle en 1805, mort à Rome en 1832, élève de Cornélius. Son *Christ au tombeau*, l'une de ses premières œuvres, avait donné de grandes espérances, que sa mort prématurée ne lui a pas laissé le temps de réaliser. Il a travaillé avec son maître aux fresques de l'Odeum, à Munich.

EBERLIN (Daniel), compositeur allemand, né vers 1630, mort en 1685. Cet artiste mena une vie des plus aventureuses. Dans sa jeunesse, capitaine au service du pape, il combattit les Turcs en Morée, revint ensuite à Nuremberg, fut nommé bibliothécaire, obtint la place de maître de chapelle à Cassel et l'abandonna bientôt pour se rendre à Eisenach. Là on le vit tour à tour gouverneur des pages, maître de chapelle, secrétaire intime du prince et inspecteur des monnaies. Plus tard, il fut banquier à Hombourg et retourna ensuite à Cassel, où il mourut avec le grade de capitaine de la milice. Ce compositeur a publié des trios pour le violon.

EBERLIN (Jean), organiste célèbre et compositeur, né dans la première partie du XVIIIe siècle. La vie de cet artiste, dont les compositions jouissent à juste titre d'une grande réputation, est complétement inconnue des biographes. Ses œuvres consistent en ouvrages religieux et en tragédies lyriques latines, écrites pour les élèves du couvent des bénédictins à Salzbourg. Les partitions sont perdues, et les titres des drames seuls nous sont parvenus. Clementi a inséré, dans sa collection de morceaux d'orgue et de clavecin, les neuf *toccate* et fugues composées par Eberlin pour l'orgue. Le style de ces morceaux est grandiose et riche en modulations inattendues.

ÉBERLUÉ, ÉE (é-bèr-lu-é) part. passé du v. Eberluer. A qui l'on a donné la berlue ou qui a la berlue : *Il était tout* ÉBERLUÉ.

ÉBERLUER v. a. ou tr. (é-bèr-lu-é — du préf. *é*, et de *berlue*). Donner la berlue à : *Vous voulez m'*ÉBERLUER.

EBERMANNSTADT, bourg de Bavière, haute Franconie, sur la rive gauche du Wiessent, à 32 kilom. S.-O. de Baireuth, ch.-l. d'un bailliage ; 1,300 hab. Château ; fabriques d'huiles; commerce de chanvre et de graine de moutarde.

ÉBERMÉYÈRE s. f. (é-bèr-mé-iè-re — de *Ebermeyer*, savant allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées et de la tribu des nelsoniées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde.

EBERMÜNSTER, village et commune de France (Bas-Rhin), canton de Benfeld, arrond. et à 9 kilom. N. de Schlestadt, sur l'Ill; 776 hab. Blanchisserie de toiles; moulins à blé et à huile, tuilerie, sucrerie. On voit à Ebermünster une très-belle église du XVIIe siècle, attenant à une ancienne abbaye de bénédictins, qui fut fondée en 665 et qui possédait la plus grande partie du territoire de la commune. Cette église est surmontée de trois clochers en forme de minarets. On remarque à l'intérieur les magnifiques fresques de la coupole et du chœur, les stalles du chœur délicatement sculptées, le bel escalier de la chaire, les délicieuses sculptures sur bois de la galerie qui règne sur les bas-côtés, les orgues, œuvre d'André Silbermann, et les confessionnaux sculptés et dorés.

A 6 kilom. d'Ebermünster se trouve le village de Dambach, dont l'église renferme un autel en bois, orné de sculptures d'une délicatesse et d'un fini merveilleux.

EBERN, ville de Bavière, basse Franconie, sur la rive gauche du Baunach, à 22 kilom. N.-O. de Bamberg; 1,375 hab. Etoffes de laine, toiles, cuirs, quincailleries, teintureries. Dans le voisinage on cultive le houblon sur une large échelle.

ÉBERNÉ, ÉE (é-bèr-né) part. passé du v. Eberner : *Un enfant* ÉBERNÉ.

ÉBERNER v. a. ou tr. (é-bèr-né — du préf. privat. *é*, et du vieux fr. *bren*, excrément humain). Nettoyer, en parlant d'un enfant ou d'une personne salie d'excréments : *Les Français sont comme les enfants qui braillent lorsqu'on les* ÉBERNE. (Beaumarch.) ‖ On dit mieux EBRENER.

ÉBERNEUR, EUSE s. (é-bèr-neur — rad. *éberner*). Celui, celle qui nettoie une personne salie d'excréments : *Laissez-le devenir historiographe, instituteur, correcteur,* ÉBERNEUR *des enfants de France et tout ce qu'il voudra.* (Volt.) ‖ On dit mieux ÉBRENEUR.

EBERS (Jean), libraire anglais et directeur de l'Opéra italien de Londres, né vers 1785. Le *King's theatre* ayant été fermé en 1820, par suite de la déconfiture de l'entrepreneur, Ebers fut sollicité d'en prendre la direction. Séduit par cette position, qui le mettait en vue, il accepta cette lourde charge, et, pendant sept ans, administra à ses risques et périls. Garcia, Mme Camporesi, la Pasta, Galli, Rossini furent par lui engagés pour Londres; mais les dépenses excédèrent les recettes, et, à l'expiration de la septième année, Ebers se trouva complétement ruiné. Il a publié une histoire de l'Opéra italien de Londres sous sa direction, avec ce titre : *Sept années du Théâtre-Royal*. Cet ouvrage est orné des portraits de tous les chanteurs et cantatrices de mérite qui se sont produits sur son théâtre pendant sa direction.

EBERSBACH, bourg de Saxe, cercle de Bautzen, bailliage de Lobau, sur la Sprée; 8,972 hab. Grand centre de la fabrication des toiles et coutils de la Lusace. ‖ Bourg de Wurtemberg, cercle du Danube, bailliage et à 10 kilom. O. de Goppingen, près de la Fils; 2,000 hab. Foires importantes pour le bétail et les chevaux.

EBERSBERG. V. EBELSBERG.

EBERSDORF, bourg d'Allemagne, dans la principauté de Reuss-Lobeinstein-Ebersdorf, à 3 kilom. N. de Lobeinstein, ch.-l. de l'ancienne seigneurie de son nom, sur la Saale; 2,000 hab., dont un tiers de frères moraves. Le vieux château d'Ebersdorf a été transformé en institution pédagogique, sorte d'école normale de frères moraves; beau château moderne, résidence du prince; église du XIVe siècle. Fabrication de toiles, tabacs, meubles, savon, chandelles renommées. C'est du château d'Ebersdorf que Napoléon Ier data sa première proclamation aux Saxons en 1806. La seigneurie dont Ebersdorf était le chef-lieu forme aujourd'hui le district de Lobeinstein-Ebersdorf, qui compte une population de 25,000 hab., répartis sur une superficie d'environ 245 kilom.

EBERSDORF (KAISER-), bourg des Etats autrichiens, dans la basse Autriche, gouvernement, cercle et à 8 kilom. S.-E. de Vienne, à l'embouchure de la Schwechat dans le Danube; 1,500 hab. Fabrique de quincaillerie, boutons et ouvrages de laiton. Château de plaisance impérial, transformé aujourd'hui en caserne d'artillerie.

EBERSPERGER (Jean-George), graveur allemand, né à Lichnau en 1695, mort à Nuremberg en 1760. Il excella dans la gravure des cartes géographiques. Associé au chef d'un établissement de Nuremberg, Jean-Christophe Homann, il collabora activement à l'atlas que l'on doit à ce dernier, et dirigea ensuite la fabrication avec Jean-Michel Franz. Son art lui doit plusieurs perfectionnements.

EBERSTEIN (CHÂTEAU D'). V. EBERSTEINBURG.

EBERSTEIN (Guillaume-Louis, baron DE), philosophe allemand du XVIIIe siècle, né le 10 novembre 1762 à Mohrungen, près de Sangerhausen, mort le 4 février 1805. Après avoir consacré sa jeunesse à l'étude des sciences minéralogiques sous la direction de son oncle, qui était directeur des mines de Trébra, il aborda en amateur l'étude de la philosophie, dans laquelle il obtint quelque réputation et dont il ne s'occupa du reste qu'au point de vue critique. On possède de lui : *Essai d'une histoire de la logique et de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz jusqu'à nos jours* (Halle, 1794, 1re partie, 1 vol. in-8°, et 1799, 2e partie, 1 vol. in-8°), ouvrage mis au jour par Eberhard; *Sur le caractère de la logique et de la métaphysique des purs péripatéticiens* (Halle, 1800, 1 vol. in-8°); *De ma partialité surtout en ce qui regarde une contradiction de M. Kant* (Halle, 1800, 1 vol. in-8°); *Théologie naturelle des scolastiques avec des suppléments sur leur doctrine de la liberté et leur idée de la vérité* (Leipzig, 1803, 1 vol. in-8°). Tous ces écrits sont en allemand et dirigés contre les principes et la méthode de Kant.

A consulter sur Eberstein : Tennemann, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, trad. de Cousin.

EBERSTEINBURG, village du grand-duché de Bade, cercle du Rhin moyen, bailliage et à 5 kilom. E. de Bade; 440 hab. Ce village, but de promenade pour les aristocratiques baigneurs de Bade, offre aux curieux le beau château d'Eberstein (*eber*, sanglier; *stein*, pierre), reconstruit avec goût au commencement de ce siècle et devenu une des résidences d'été du grand-duc. Cette belle habitation, bâtie à 344 mètres d'altitude, sur une hauteur boisée, renferme un curieux ameublement gothique, une collection d'anciennes armures, des vitraux précieux, des fresques, quelques vieux tableaux et un beau *Christ* de pierre provenant de l'abbaye d'Herrenalb. Des terrasses, des jardins et de la tourelle qui dominent le château, l'œil découvre les plus délicieux paysages.

EBERT ou **EBERTZEN** (Pierre), théologien allemand du XVIe siècle, dont la vie est peu connue. Il nous a laissé deux ouvrages qui méritent d'être mentionnés : *Défense contre les calvinistes staffortistes* (Tubingue, 1603) et *Synopsis analytica syngrammatis antizwingliani*.

EBERT (Jacques), hébraïsant allemand et professeur de théologie à l'université de Francfort-sur-l'Oder, dont il fut recteur pendant plusieurs années, né à Sprottau (Silésie) en 1549, mort le 5 avril 1614. Il possédait assez bien l'hébreu pour composer des vers dans cette langue. Ses ouvrages sont : *Historia juramentorum* (Francfort, 1588, in-8°); *Institutio intellectus cum elegantia* (Francfort, 1597); *Electa hebræa 750 a libro rabbinico Mibchar Hapheninim* (1630, in-12), et des quatrains en vers hébreux qui se trouvent à la suite des *Poemata hebraica* de Th. Ebert.

EBERT (Théodore), fils du précédent. Il professa comme lui la langue hébraïque à l'université de Francfort-sur-l'Oder. La date de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues. Les ouvrages qu'on a de lui jouirent autrefois d'un grand crédit, mais ils sont oubliés aujourd'hui. Nous citerons : *Vita Christi, tribus decuriis rhythmorum quadratorum hebraicorum* (Francfort, 1615, in-4°); *Animadversionum psalticarum centuria* (Francfort, 1619, in-4°); *Chronologia præcipuorum linguæ sanctæ doctorum, etc.* (1620, in-4°); *Eulogia jurisconsultorum et politicorum qui linguam hebraicam et reliquas orientales excoluerunt* (1628); *Poemata hebraica* (1628, in-8°).

EBERT (Jean-Gaspard), philologue et bibliographe allemand de la fin du XVIIe siècle. Il publia, en 1704, une notice fort savante et fort inutile sur cent écrivains illustres de la ville de Goldberg, et sur cent autres non moins illustres qui ont vécu dans la même ville sans y être nés. Sa *Galerie des femmes savantes* est plus intéressante, parce qu'elle s'étend, sinon à toutes les femmes et aux seules femmes qui ont mérité ce titre, au moins à toutes les Allemandes que la science a illustrées. Ses autres ouvrages sont du goût du premier, c'est-à-dire qu'ils font en termes pompeux l'éloge d'écrivains fort obscurs.

EBERT (Adam), jurisconsulte allemand, né à Francfort-sur-l'Oder en 1686, mort en 1735. Il étudia diverses langues vivantes, et fit dans le midi de l'Europe un voyage dont il a publié le récit, sous le titre : *Voyage par l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Espagne et à travers l'Italie*. De retour dans sa patrie, Ebert eut la singulière idée de répandre le bruit de sa mort, et comme il s'était lié, dans ses voyages, avec la plupart des savants et des littérateurs de l'Europe, on fit sur lui une multitude d'éloges funèbres et de pièces de vers, dont le curieux recueil se trouve encore à l'université de Francfort.

EBERT (Jean-Arnold), poëte et professeur allemand, né à Hambourg le 8 février 1723, mort à Brunswick le 19 mars 1795. Il fut élevé dans les écoles de sa ville natale et gagna, par sa conduite et son talent, l'estime et l'affection de ses maîtres. Etant entré d'abord dans l'état ecclésiastique à Leipzig, il étudia la théologie; mais le poëte Hagedorn le prit plus particulièrement en amitié et exerça une heureuse influence sur ses travaux et sur la direction de son esprit. Il lui inspira le goût de la littérature anglaise. Bientôt Ebert la connut à fond, et plus tard il publia des traductions très-estimées, entre autres celles des *Nuits* de Young et de *Léonidas* de Glover. De bonne heure il s'essaya dans la poésie, et publia quelques morceaux dans le journal de Schwabe, les *Divertissements*. En 1743 il vint à Leipzig, où il se lia avec les rédacteurs des *Feuilles de Brême*, publication littéraire périodique. Quoiqu'il ait été engagé un instant dans l'école de Gottsched, il représente en poésie les meilleures tendances de l'école de Saxe. Il se lia surtout avec Gærtner, Gieseke, Zachariæ, Schmidt, Cramer, Schlegel et Lessing. Bientôt il fut appelé comme répétiteur au collége dit *Carolinum*, de Brunswick, ne tarda pas à y devenir professeur titulaire d'anglais, et compta parmi ses élèves le grand-duc héréditaire. Il avait un talent tout particulier pour l'enseignement, et savait donner tant d'attrait à ses leçons, qu'il reçut un rapide avancement. Il devint conseiller aulique, et mourut dans un âge fort avancé.

Ses poésies appartiennent à divers genres; à côté du genre lyrique et de la fable, il a surtout cultivé avec succès l'épître et l'épigramme. Il était bon versificateur et donnait à ses idées une tournure agréable et habile; mais il est peu original. Ses épîtres, au nombre de dix-huit, sont pleines de sentiments honnêtes, mais elles se rapprochent, comme fond, des quatrains moraux de Morel de Vindé, émaillés de fleurs de rhétorique; comme forme, cependant, nous ne voudrions établir aucune comparaison. Ce qui domine chez cet auteur, c'est le naturel, la simplicité d'âme et le gros bon sens. Ses fables n'ont paru que dans des journaux. Ses épigrammes sont plus appréciées; il a donné surtout des traductions bien réussies d'épigrammes ou *scolies* grecques, qui ont été longtemps attribuées à Hagedorn. Enfin on lui doit des chansons à boire et des poëmes de circonstance. Ce qui l'inspire, c'est surtout l'amitié, l'amour d'un intérieur paisible et une conception gaie de l'existence. Jusqu'à la fin de ses jours il chanta la tranquillité d'esprit, les plaisirs et les jouissances honnêtes; il était satisfait de son sort et prenait en patience les petites contrariétés de la vie. Ses œuvres complètes ont paru à Hambourg en 1789.

EBERT (Jean-Jacques), mathématicien et philosophe allemand, né à Breslau en 1737, mort à Wittemberg en 1805. Il commença par faire l'éducation du fils de Téplof, ministre d'Etat russe, et devint ensuite professeur de mathématiques et de philosophie à Wittemberg. Les travaux que lui imposaient ces deux chaires importantes ne l'empêchèrent point de se charger de plusieurs éducations particulières et d'écrire un grand nombre d'ouvrages. Pour soutenir tant de fatigues, Ebert n'avait qu'une santé délicate, mais il y joignait un régime sévère et cette sérénité de caractère qui prolonge la vie en écartant les inquiétudes si propres à l'abréger. Ses principaux ouvrages sont : *Leçons de philosophie et de mathématiques pour les hautes classes* (Francfort et Leipzig, 1783); *Loisirs d'un père consacrés à l'instruction de sa fille* (Leipzig, 1785); *Journal pour l'instruction des jeunes dames* (1794-1801); *Fables pour les enfants et les jeunes gens* (Leipzig, 1798).

EBERT (Frédéric-Adolphe), bibliographe allemand, né à Taucha, près de Leipzig, le 9 juillet 1791, mort à Dresde le 13 novembre 1834. Le goût des livres se développa chez lui de bonne heure; dès l'âge de quinze ans il assistait dans ses travaux le sous-bibliothécaire du conseil municipal de Leipzig. Il fit ses études à l'université de cette ville et à celle de Wittemberg, au milieu des plus dures privations. La théologie et l'histoire furent les sciences auxquelles il se voua plus spécialement. En 1813, il fut employé à la réorganisation de la bibliothèque de l'université de Leipzig, et l'année suivante il devint secrétaire de la bibliothèque de Dresde. Le zèle qu'il apporta dans ces fonctions et les ouvrages qu'il publia lui valurent deux offres flatteuses, l'une de l'université de Breslau, où l'attendait la position de premier bibliothécaire et de professeur, l'autre du duc de Brunswick, qui le choisissait pour son bibliothécaire particulier. Il accepta la seconde et alla se fixer à Wolfenbüttel (1823). Mais deux ans plus tard il fut rappelé à Dresde, où il eut un avancement rapide. En 1834, il fit une chute dont il mourut au bout de quelques jours. Ebert est considéré avec raison comme l'un des meilleurs bibliographes; il fut le premier à faire de l'étude des livres et des éditions une vraie science; avant lui ce n'avait guère été qu'un amusement d'amateur. Tandis que le bibliophile n'attache d'importance qu'à la reliure, à la largeur des marges et à la rareté d'un ouvrage, si mauvais et si mal imprimé qu'il soit, le bibliographe tient compte du fond même et de la valeur intrinsèque; il lui faut du goût et le sens critique. Ebert a prouvé qu'il possédait ces deux qualités. Il débuta par une étude biographique : *F. Taubmann, sa vie et ses œuvres* (1814); puis vint une autre biographie : *Le Tasse, d'après Ginguené*, avec un catalogue complet de ses éditions (1819); *Education du bibliothécaire* (1820), manuel théorique de la science des livres; *Histoire et description de la bibliothèque publique de Dresde* (1822). Son ouvrage capital est son *Lexique général de bibliographie* (Leipzig, 1821-1830, 2 vol. gr. in-8°); c'était le premier essai de ce genre en Allemagne, et l'on peut dire qu'il fut très-heureux. Le choix des livres et des éditions est fort judicieux. Ebert se montrait même supérieur aux chercheurs étrangers les plus érudits, et, s'il a été dépassé depuis, c'est qu'il avait mis la bibliographie dans le bon chemin. Il avait compris les devoirs du bibliothécaire dans toute leur étendue, et il s'en faisait un idéal que bien peu ont atteint. Parmi ses autres travaux, citons encore : *Matériaux pour servir à la connaissance des manuscrits* (1825-1827, 2 vol.); *Périodes de la civilisation saxonne au moyen âge* (1825); *Notices sur l'histoire, la littérature et l'art du passé et du présent* (Dresde, 1825-1826, 1 vol. et 1 livraison du second volume). En outre, il a donné de nombreux articles à des revues et à des encyclopédies.

EBERT (Charles-Egon), poëte tchèque, né à Prague en 1801. Il fit ses études à l'université de sa ville natale et attira, par son intelligence hors ligne et ses premiers travaux littéraires, l'attention du prince Charles-Egon de Furstenberg, qui le prit pour bibliothécaire et archiviste en 1825, et le nomma ensuite successivement conseiller et directeur des archives (1829), puis conseiller aulique (1848). Les services qu'il rendit au prince dans l'administration de ses biens, situés en Bohême, lui valurent, en 1854, le titre d'administrateur général des propriétés de ce dernier; mais il renonça à cet emploi en 1857 pour s'occuper uniquement de travaux littéraires. Ebert est un des poëtes les plus féconds de la Bohême contemporaine, et ses œuvres se distinguent autant par leur lyrisme que par la pureté et l'élégance du style. Outre ses *Poésies*, qui renferment un grand nombre de ballades et de romances populaires remarquables, on a de lui : *Wlasta*, poëme héroïque tchèque en trois livres (Prague, 1829); le *Couvent*, récits idylliques en cinq chants (Stuttgardt, 1833). Il a également écrit un grand nombre de pièces dramatiques, parmi lesquelles nous citerons, comme les plus remarquables, les drames intitulés : *Bretislaw et Jutta* (Prague, 1835) et le *Vœu* (Prague, 1864), qui furent représentés avec le plus grand succès à Vienne et à Prague. Enfin ses dernières productions poétiques : *Un Monument élevé à la mémoire de Charles-Egon, prince de Furstenberg* (Prague, 1855), et *Pieuses pensées d'un homme du monde* (Leipzig, 1859), sont dignes de ses premières compositions.

ÉBERTAUDÉ, ÉE (é-bèr-to-dé) part. passé du v. Ebertauder : *Drap* ÉBERTAUDÉ.

ÉBERTAUDER v. a. ou tr. (é-bèr-tô-dé). Tondre en première coupe : ÉBERTAUDER *une pièce de drap*.

EBERWEIN (Traugott-Maximilien), compositeur allemand, né à Weimar en 1775, mort à Rudolstadt en 1831. Il fut, dès l'âge de sept ans, employé comme violoniste dans la chapelle du prince. En 1791, il alla à Francfort étudier la musique auprès de Kunze; puis, vers 1796, il entra au service du prince de Schwartzbourg-Rudolstadt comme musicien de chapelle. En 1803, Eberwein fit un voyage en Italie, et il recommença ses études d'harmonie à Naples, sous la direction de Fenaroli. Après diverses excursions en Allemagne, en Bohême et en Hongrie, il se fixa définitivement à Rudolstadt, où il passa le reste de ses jours. Plein d'enthousiasme pour l'art musical et pour tout ce qui s'y rattache, Eberwein consacra sa vie entière aux progrès de la musique et à l'amélioration du sort des artistes. Il prit une part considérable à l'institution des fêtes musicales en Allemagne, et fonda à Rudolstadt une caisse de secours pour les veuves et les orphelins des membres de la chapelle. Comme compositeur, il s'est plus distingué par la multiplicité de ses productions que par leur mérite. Ses œuvres, au nombre de trente, comprennent dix opéras, des ouvertures, des cantates, des symphonies, des messes, des psaumes, des entr'actes, des chansons, des airs variés, des morceaux de musique religieuse et instrumentale.

EBERWEIN (Charles), frère du précédent, né à Weimar en 1784. Il reçut de Maximilien des leçons d'harmonie et de composition. Charles Eberwein aurait compté parmi les compositeurs distingués de l'Allemagne si son admiration extatique pour Mozart ne lui eût fait, à son insu, imiter les formes et le style de l'illustre maestro. On connaît de lui six opéras, des entr'actes et ouvertures, des cantiques, des oratorios, des chansons et des compositions de musique instrumentale.

EBESFALVA ou **ELISABETHSTADT**, ville des Etats autrichiens (Transylvanie), cercle et à 45 kilom. N.-E. d'Hermanstadt, sur la rive droite du Kükullo; 2,900 hab., presque tous Arméniens. Commerce de grains et de laine. Restes d'un ancien château, résidence des princes d'Apaffi; monastère de Saint-Antoine, flanqué de deux tours élevées et renfermant une bibliothèque arménienne ainsi que quelques peintures remarquables.

ÉBET s. m. (é-bètt). Pathol. Sensibilité maladive des dents.

ÉBÊTEMENT s. m. (é-bè-te-man). Synon. d'ABÊTISSEMENT. Ce mot, bien que se trouvant dans Voltaire, est inusité.

ÉBÊTI, IE (é-bè-ti) part. passé du v. Ebêtir : *Un homme* ÉBÊTI *par la boisson.*

ÉBÊTIR v. a. ou tr. (é-bè-tir — du préf. *é*, et de *bête*). Rendre bête. ‖ Syn. d'ABÊTIR, employé par Voltaire.

S'ébêtir v. pr. Devenir bête, s'abrutir : *Je* M'ÉBÊTIS *à ce métier.*

ÉBEURRER v. a. ou tr. (é-beu-ré — du préf. privat. *é*, et de *beurre*). Techn. Retirer le beurre de : ÉBEURRER *le lait.*

ÉBEYLIÈRES s. m. pl. (é-bè-liè-re — rad. *ébée*). Ouvertures ménagées pour l'écoulement des eaux.

ÉBIBÉ, ÉE (é-bi-bé) part. passé du v. Ebiber : *Eau* ÉBIBÉE.

ÉBIBER v. a. ou tr. (é-bi-bé — du préf. *é*, et du lat. *bibere*, boire). Néol. Absorber, s'imprégner de : *La sciure de bois* A ÉBIBÉ *toute l'eau.*

EBINGEN, ville du royaume de Wurtemberg, cercle de la Forêt-Noire, bailliage et à 20 kilom. S.-E. de Bahlingen, sur la Schmieha, affluent gauche du Danube; 4,500 hab. Industrie très-active; fabrication importante de lainages, bonneterie, passementerie, velours de coton et cuirs; commerce d'entrepôt assez considérable; vente de bestiaux.

ÉBION, fondateur de la secte des ébionites. Il fut disciple de Cérinthe, dont il propagea et aggrava les erreurs, et prêcha en Asie, à Rome, dans l'île de Chypre. Tel est, du moins, le récit de ceux qui, sur le témoignage de Tertullien, de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Epiphane, de Théodoret, croient à l'existence de ce novateur; d'autres, avec Origène, pensent que ce personnage n'a jamais existé, et, comme son nom signifie *pauvre* en hébreu, ils ont vu là une simple allusion à la misère dont les ébionites faisaient parade, ou aux sentiments vils qu'ils avaient conçus de la personne de Jésus-Christ.

ÉBIONISME s. m. (é-bi-o-ni-sme — rad. *ébionite*). Hist. relig. Doctrine des ébionites : *Le pur* ÉBIONISME, *c'est-à-dire la doctrine que les pauvres seuls seront sauvés, que le règne des pauvres va venir, fut la doctrine de Jésus.* (Renan.)

ÉBIONITE s. m. (é-bi-o-ni-te — de l'hébreu *ébion*, pauvre, ou peut-être du nom d'un juif, *Ebion*, qui aurait fondé la secte). Hist. relig. Membre d'une secte chrétienne, qui prétendait que Jésus était le fils de Joseph et qui permettait la pluralité des femmes. ‖ Chrétien qui prétend que les pauvres seuls seront sauvés : *Luc est démocrate et* ÉBIONITE *exalté, c'est-à-dire très-opposé à la propriété, et persuadé que la revanche des pauvres va venir.* (Renan.)

— **Encycl.** Le nom d'*ébionites* fut d'abord donné à tous ceux qui, quoique faisant partie de l'Eglise, restaient attachés aux croyances ou aux pratiques juives. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine du mot. Selon Tertullien, un certain Ebion, juif de Samarie, contemporain de Jean l'apôtre, serait le fondateur de la secte. Aujourd'hui on révoque en doute l'existence de cet Ebion, et la plupart des critiques partagent l'avis d'Origène, qui prétend que l'appellation vient d'un mot hébreu qui signifie *gens misérables*. Jusqu'au IVe siècle, les *ébionites* semblent avoir observé les mêmes pratiques que les nazaréens, si bien que, dans les écrits des Pères de l'Eglise, les deux sectes sont souvent confondues. La doctrine des *ébionites* était composée de judaïsme et de christianisme. Admettant l'Ancien Testament dans son intégrité, ils rejetaient le Nouveau et y substituaient un évangile basé sur les faits racontés par saint Matthieu. Cet évangile était connu chez les chrétiens primitifs sous le nom d'*Evangile des Hébreux* (V. ci-après). Les *ébionites* niaient la divinité du Christ; ils conservaient la pratique de la circoncision, tout en adoptant le baptême et la cène, consacraient le septième jour de la semaine à l'observance du sabbat, et se conformaient, en beaucoup de points, à la discipline ascétique des esséniens. Leurs opinions se modifièrent quelque peu dans la suite et différèrent particulièrement dans l'appréciation de leur dogme relatif à la naissance de Jésus et à son mode d'union avec Dieu le Père. D'après Epiphanius, ils croyaient que Jésus était l'incarnation d'un esprit superangélique, ayant pour mission de publier de nouveau